



*« Les Crayons de la Bellangerais »*

*Atelier d'écriture*

*Nouvelles 2015*

## *UN DIMANCHE ENSOLEILLÉ*

Une foule colorée flânait dans le parc du Thabor, en ce dimanche ensoleillé de Mai dont un quintet de jazz battait le tempo alanguï. Quelques badauds admiraient la roseraie qui explosait de couleurs et de senteurs. Des familles se pressaient autour des nichoirs ; les perruches bleues, vertes, jaunes se bécotaient, se rapprochaient, se séparaient, suscitant l'enthousiasme des enfants. Quelques paresseux s'étaient installés sur les chaises en métal vert, autour des jets d'eau. Certains lisaient. D'autres, les yeux clos, tournaient leurs visages vers le soleil pour en capter les moindres rayons. Les courageux étaient descendus admirer les canards mandarins qui flemmardaient autour de la mare. Les cris aigus des enfants indiquaient la direction des jeux.

A l'écart, sur un banc, un jeune homme à la chevelure rousse et bouclée était attentif aux manèges des enfants. Une petite blonde, toute vêtue de rose, poussait des cris stridents sur la balançoire à chaque fois que son père l'envoyait de plus en plus haut. Un gamin se balançait mélancoliquement sur son cheval de bois. Quelques intrépides se bousculaient à la sortie du toboggan malgré les avertissements des mères. Dans le bac à sable, deux garçons se chamaillaient une pelle. Le plus petit se plaignit à sa mère, qui raisonna le grand : « Sois gentil, Sébastien, ton frère est petit, donne-lui la pelle. » Le dénommé Sébastien balança le jouet à son frère et partit en écrasant les murailles de château de sable. Le petit se mit à hurler, la mère à tempêter.

Franck, nostalgique, observait. A 30 ans, plus de toboggan, ni de bacs à sable, ni de cheval de bois. Après ses études d'informatique, il avait revêtu le sage costume des adultes pour entrer dans une grande compagnie d'assurances. La nouveauté avait peu à peu cédé la place à la routine et Franck s'ennuyait. Il en était là de ses réflexions quand une maman, portant dans ses bas une fillette en pleurs, vint s'asseoir sur le banc. La gamine s'était ouvert le genou en tombant du tourniquet et la mère pria Franck de ramener un peu d'eau pour nettoyer la plaie. Franck se dirigea vers les bassins pour humecter le mouchoir que la mère lui avait donné.

Brusquement le ciel s'assombrit et il se mit à tomber des cordes. Tout le monde décampa rapidement et alla s'abriter sous la tonnelle, entourant les jazzmen, ravis de leur soudain succès.

Franck resta seul, son mouchoir à la main. Il avait suffi de quelques gouttes pour troubler la joie de ce dimanche après-midi. Franck prit machinalement le chemin du retour, songeur. La nature, imprévisible, pouvait perturber les activités du week-end dont les humains avaient besoin pour éliminer le stress de la semaine. Les jeux pour enfants pouvaient être dangereux. Il sentit la nécessité d'inventer un programme qui recréerait les sensations naturelles optimales sans les inconvénients. La solution se trouvait dans le virtuel.

Frank arriva devant sa porte sans trop savoir comment, son esprit vagabondait vers ce nouveau projet. Il se mit devant son ordinateur et fit la liste des contraintes :

- 1- Créer une ambiance naturelle : luminosité et chaleur, réglable si possible.
- 2- Reproduire les sensations des jeux pour enfants.
- 3- Créer des « petits copains » dont on pourrait choisir le caractère.
- 4- Coût accessible à tous.
- 5- Place réduite

Frank se réveilla le lendemain matin, tout courbatu. Il s'était endormi devant son clavier. Il ne lui restait que 10 minutes avant de prendre le bus. Il sauta dans ses vêtements et attrapa un morceau de pain qui traînait sur la table. Il arriva juste à la dernière limite pour pointer, grimpa à son bureau, ouvrit son ordinateur. Il était saturé de messages : des signalements d'accidents pendant le week-end. Soudain, l'illumination ! Elle était là la solution pour financer son projet ! Son système permettrait à la compagnie de faire des économies considérables, et même de gagner de l'argent. Les parents n'hésiteraient pas à consacrer quelques centaines d'euros pour que leur enfant s'amuse en toute sécurité. La compagnie d'assurances verrait là une opportunité de faire des économies. Au passage, il comptait bien se remplir les poches. C'était la politique du gagnant/gagnant. Il lui restait à bien ficeler son dossier avant de le présenter au big boss. Pendant la journée, il traita les dossiers mécaniquement, tout à son projet novateur. En rentrant chez lui, il reprit les contraintes afin de les solutionner.

- 1- Faire appel à Marco, génie de l'électronique, pour la lumière et la sensation de chaleur.
- 2- Créer un fauteuil directement relié à l'ordinateur qui donnerait l'illusion parfaite des sensations réelles.
- 3- Voir avec Annette, psychologue. Il faudrait que les enfants trouvent le compagnon de jeu idéal, celui qu'ils n'ont plus envie de quitter. Il fallait qu'ils aient envie de jouer longtemps et de retrouver leur copain préféré le plus vite possible. Créer l'addiction au jeu était la partie la plus pointue.
- 4- Aménager un local en cabines individuelles.

De réunions en réflexions, le projet mit trois mois à aboutir. Franck prit rendez-vous avec son patron qui enthousiasmé, accepta de financer le projet. La réalisation prit encore 6 mois. Le jour de l'inauguration, le 1 Février, il pleuvait à verse, on n'aurait pu rêver mieux ! Des familles, encombrées de leur parapluie, emmitouflées dans leurs manteaux d'hiver, se déshabillèrent spontanément en pénétrant dans le hall. Le virtuel embellissait le réel. C'était un vrai matin de printemps !

Le concept de Franck, le Safegame, connut un succès retentissant. Température idéale en toute saison, sécurité garantie, compagnon virtuel adaptable aux souhaits de chacun... Franck avait l'impression d'avoir créé un monde parfait. Afin de savourer son succès, il décida de se rendre au parc du Thabor. C'était un dimanche ensoleillé de Mai. Il croisa un couple de personnes âgées devant la volière abandonnée. L'herbe avait envahi les jeux désertés. C'est à peine si les roses osaient exhaler leurs parfums. Franck, sidéré, réalisa qu'il n'avait pas songé aux conséquences de son invention.

Le virtuel avait tué le réel.

***Françoise B,***

## *La Malle*

Depuis le matin la pluie ne cessait de tomber, une de ces petites pluies fines qui plombent le ciel et vous empêche toute escapade dans les bois derrière la maison.

C'est ainsi en Normandie, il ne fait beau qu'entre deux averses et elles ne sont pas rares.

Qu'allions-nous faire de cette journée sombre ?

Et si nous allions faire un tour au grenier, il y a bien quelques malles à explorer. L'an dernier, l'une d'entre elles avait éveillée notre curiosité, mais impossible de l'ouvrir. Une grosse clé, toute rouillée, empêchait l'ouverture et une inscription sur une étiquette jaunie : « Ne pas ouvrir, sous peine de..... » On ne pouvait lire la suite, l'humidité avait fait couler l'encre et effacé le message.

Agathe, du haut de ses 10 ans venait de terminer son petit déjeuner servi par sa grand-mère et repensait à hier où, avec ses cousines elles avaient découvert cette malle fermée à clé.

L'objectif de la journée serait de trouver le sésame qui leur permettrait de braver l'interdit.

La pluie n'avait cessée de toute la nuit et à travers les carreaux mouillés, elle aperçut Louise et Méline au fond du jardin près de l'appentis du grand-père.

Rapidement elle s'équipa de bottes et d'un ciré pour les rejoindre.

Elles étaient à la recherche d'une burette d'huile qui leur permettrait de dérouiller la serrure de la malle interdite et de l'ouvrir.

Munies du précieux flacon à moitié plein, elles revinrent dans la maison et grimpèrent très lestement au grenier.

« Mais où allez-vous donc si vite les petites ? » cria la grand-mère.

Déjà elles avaient refermé la porte du grenier.

Germaine avec son grand-âge, 95 ans bientôt, ne pouvait les suivre et se demandait bien ce qu'elles manigançaient là-haut.

En maugréant elle s'en fut dans la cuisine fabriquer un bon gâteau dont l'odeur saurait sûrement les attirer.

Pendant ce temps les filles avaient vidé l'huile dans la serrure et s'évertuaient à tourner la clé qui résistait malgré les efforts.

Quand soudain Agathe poussa un cri aigu, une araignée dérangée dans son sommeil était venue les rejoindre.

Souvenez-vous, Agathe avait la phobie des araignées et elle se mit à courir en tous sens essayant de se réfugier derrière les lambeaux de rideaux. Méline et Louise riaient de la voir ainsi, elle si espiègle, si maline d'habitude.

L'attitude de ses cousines, avait le don de redoubler ses peurs. Elle s'en fut en haut de l'escalier et sur la dernière marche, s'assit et se mit à boudier, les poings fermés et le visage enfoui dans ses genoux, furieuse d'avoir été interrompue dans son aventure.

Ce fut une franche partie de rigolade pour Méline et Louise, mais Agathe n'était toujours pas remise de sa mésaventure et plus du tout motivée pour découvrir le contenu de la fameuse malle. Elle se sentait de plus en plus ridicule et c'est avec un esprit vengeur qu'elle s'en fut rejoindre sa grand-mère.

L'odeur du gâteau embaumait la pièce et Agathe n'avait qu'une hâte, c'était d'y goûter. Elle s'empressa de sonner la cloche invitant la troupe à se mettre à table, ce qui interrompait ainsi l'expédition du grenier. Elle ne pouvait supporter l'idée que cette malle s'ouvre sans sa présence, plutôt se faire à l'idée qu'elle reste définitivement cadenassée.

Au son de la cloche les fillettes redescendirent, les cheveux blanchis de poussière et avec un sourire malicieux au coin des lèvres. La grand-mère servit une part du gâteau à chacune et un bon chocolat chaud.

Tout à coup Louise se mit à éternuer, sorti son mouchoir et bizarrement une petite bête toute noire se mit à courir sur la table. Un cri retentit, Agathe faillit s'évanouir, Mamie voulu la retenir et chuta.

A ce moment la pluie se remit à tomber de plus belle, une véritable tempête, l'obscurité totale.

L'ambiance était définitivement gâchée, le goûter interrompu, une enfant terrorisée et une jambe cassée pour la grand-mère. Sans compter que le secret de la malle restait entier. Bien triste journée de vacances à la campagne.

Rendez-vous pour les prochaines vacances.....

***Marie-France T.***

## *L'ANNIVERSAIRE*

Nous sommes sur un chemin, à la lisière d'une grande forêt, les arbres sont anciens, vénérables, de hauts chênes feuillus dont la cime se perd dans les nues.

Il y a un fin brouillard, dense, il fait frais, mais c'est un matin de printemps, et quelques oiseaux entonnent un léger chant joyeux.

Soudain le soleil perce légèrement la brume, et illumine furtivement un somptueux tapis bleu clair de jacinthes sauvages.

Il y a des rires, de la musique, des sonnaillles, des conversations animées.

Les paniers d'osier débordent de bonnes bouteilles et de victuailles.

Il y a une attente, palpable.

Car c'est un grand jour d'anniversaire pour la Cité, un anniversaire mystérieux qu'on ne fête que tous les dix ans.

C'est en effet aujourd'hui, ce 28 Février, l'anniversaire de la plus vieille cloche de la Cité, Esmeralda.

Comme Roberto, elle a cinquante ans, elle a été coulée par son père, le fondateur Caristobal, et inaugurée le jour de la naissance de l'enfant, en présence de toute la ville.

Aujourd'hui, un demi-siècle après, elle a été descendue de la haute tour où elle siège, à grands renforts de cordes tirées, de muscles tendus par l'effort, et ensuite posée sur un lourd chariot aux larges roues de bois plein.

Maintenant elle avance lentement, escortée par la foule joyeuse.

Mais quelque chose d'insolite, soudain, inquiète la joyeuse foule.

Que se passe-t-il donc dans la forêt ?

Il y a des bruits sourds, des cris étouffés, des exclamations...

Roberto a compris, ce sont des vagabonds affamés par le rude hiver qui vient de se clore, qui savent que c'est aujourd'hui le Grand Anniversaire, et qui voudraient s'emparer des victuailles de la fête.

Roberto monte sur le grand chariot, puis sur le grand mât qui surplombe la cloche Esmeralda. Et se met à chanter d'une belle voix claire.

Mais il ne perd pas de temps : Lui, si habile de ses mains, il a vite fait, en demandant à ses compagnons de lui trouver bois et corde, de fabriquer une catapulte de fortune.

Et voilà que Roberto le fougueux, Roberto le généreux, à l'aide de cette catapulte improvisée, projette avec force, à l'orée des bois, quantité de rôtis, de viandes en sauces, de citrouilles farcies, de marmelades onctueuses...

Alors la troupe qui arrivait, hostile, soudain dégoulinant de jus multicolores, se lèche maintenant les babines, et un immense éclat de rire retentit, rassemblant en une même fête les deux cortèges si divers....

Esmeralda a gagné, son anniversaire est bien fêté, certes autrement que prévu, mais avec une telle drôlerie que, des siècles plus tard, dans les veillées, on en reparle encore...

*Alix*

## *LES JUMELLES*

C'était un matin, un matin d'automne brumeux, un peu mouillé, il avait dû pleuvoir dans la nuit. Un vieux pommier croulait sous les pommes, il y en avait tellement qu'il avait fallu soutenir les branches pour ne pas qu'elles cassent ; encore une semaine ou deux et il sera temps de les cueillir.

Au fond du jardin, il y avait aussi des poiriers, un cerisier, un vieux noyer dont les branches débordaient sur le champ voisin.

Côté maison, tout était calme, pas encore le moindre signe de vie ; le toit d'ardoise fumait légèrement sous les premiers rayons du soleil, un vieux rosier aux rameaux rabougris se cramponnait à la façade ocre salie.

Au bout de la maison, un apprentis de parpaings abritait un tas de bois de chauffage. Un chat noir couché sur les bûches, les yeux en persiennes, surveillait attentivement le jardin et surtout les oiseaux qui voletaient d'une branche à l'autre.

Un rideau vient de bouger, c'est Alice qui est descendue la première et jette un coup d'œil au temps qu'il fait. C'est elle, aujourd'hui, qui s'occupe du café, grille le pain, sort le beurre, la confiture. Les bols et les couverts sont déjà sur la table depuis la veille au soir ; c'est comme ça depuis toujours ; demain, ce sera le tour d'Adèle de s'occuper du petit déjeuner .

On entend déjà son pas qui aborde l'escalier. Quant elle arrive dans la cuisine, Alice a déjà la main sur le dossier de sa chaise, elle attend qu'Adèle en fasse autant, elles tirent alors leurs chaises dans un même geste et s'assoient. Pas question de déjeuner en robe de chambre, elles sont toutes les deux soigneusement coiffées d'un chignon bas, habillées de robes aux manches trois quart au tissu imprimé de fleurs roses et bleues sur fond noir. Elles ne se diront rien, pas un mot avant que le petit déjeuner ne soit terminé.

Alice et Adèle sont jumelles, de vraies jumelles ; elles ne se sont jamais quittées, elles vivent ensemble dans cette maison héritée de leurs parents, leur vie est parfaitement réglée, ponctuée par les tâches quotidiennes.

Elles n'ont pas besoin de se parler pour se comprendre, elles sourient très peu, impossible de savoir si elles sont heureuses ou pas, rien ne transparait, rien ne les transporte, jamais ; elles sont comme ça, tout le monde au village est habitué et n'en dit rien.

Elles ont fini leur petit déjeuner, elles regardent toutes les deux la fenêtre, le soleil qui prend possession du jardin à travers les rideaux de dentelle.

- Il va faire beau aujourd'hui, on dirait.
- Oui, on dirait.

Soudain leurs regards se figent, s'aiguisent, une silhouette est apparue au fond du jardin, atténuée par un reste de brume, puis une autre ; elles vont, viennent, arpentent le champ le long de la clôture. Elles se regardent, se lèvent en même temps, enfilent leurs gilets bleu marine, déverrouillent la porte et sortent de la maison. Sur le seuil, elles abandonnent leurs chaussons pour des chaussures de caoutchouc et se dirigent vers le fond du jardin. Deux hommes sont là qui s'agitent, gesticulent, mesurent ; avec leurs bras, ils semblent déjà construire quelque chose, un immeuble, un supermarché, un lotissement ? Ils ne prêtent pas attention aux jumelles qui les observent, pour eux, elles sont invisibles, inutiles, leurs regards les traversent sans les voir.

Elles ont compris, elles s'en vont, s'en retournent vers la maison.

- Tu crois qu'il est là, Monsieur le Maire ?
- Non, c'est samedi, il est parti voir ses enfants à Brest.
- Alors, il vaudrait mieux commencer à chercher ?
- Oui, il vaut mieux.

Elles montent au grenier, tirent une lourde malle sur le plancher, elle est couverte de poussière, elle n'a pas été ouverte depuis des années, Elle est pleine de papiers, d'actes notariés, de certificats

d'achat, de vente ; des papiers qu'elles n'ont jamais eu besoin de consulter dans ce village paisible où il ne se passe rien, jusqu'à ce jour.

Une heure plus tard, elles sont dérangées par un coup de sonnette.

- Bonjour Mesdames ; savez vous à qui appartient le champ au bout de votre jardin ?

Elles se regardent, impassibles, secouent la tête en même temps :

- Non.
- C'est incroyable, ça, personne ne sait dans ce village à qui appartient quoi ! Des illettrés, des débiles, ces villageois !

Ils tournent le dos et s'en vont sans même dire au revoir. Derrière la porte refermée, les jumelles gloussent joyeusement les mains sur la bouche et remontent prestement l'escalier. Quelques heures plus tard, elles ont mis la main sur ce qu'elles cherchaient c'est-à-dire l'acte de propriété du champ en question.

Dès le lundi, elles rendirent visite au maire pour l'informer de l'étrange manège des deux intrus ; Il n'était pas surpris, il les avait déjà aperçus, ils rôdaient depuis quelque temps ; il s'était déjà renseigné sur eux. Ils travaillaient pour une grosse société de construction de centres commerciaux, de cinémas à salles multiples, de salles de concert, toutes ces choses énormes qui s'installent maintenant au bord des villes et qui grignotent la campagne.

Les jumelles étaient un peu effrayées, elles avaient songé à un lotissement, à un petit immeuble, mais pas à un cinéma, une salle de concert.

- Ne vous inquiétez pas, Mesdemoiselles, c'est vous qui avez la main, pas eux. Le moment venu, j'organiserai une rencontre, attendons de savoir ce qu'ils veulent.

La rencontre fut programmée à la mairie une quinzaine de jours plus tard. Les jumelles étaient en avance, le maire était seul dans la petite salle de réunion quand elles se présentèrent, il les « briefa » un peu : se contenter d'écouter, ne pas donner d'avis ; quelles que soient les propositions des deux hommes, la discussion aurait lieu plus tard entre eux pour décider de ce qu'il convenait d'accepter ou pas. Les jumelles écoutaient attentivement, mais Monsieur le Maire le savait, sous leur modestie et leur apparente fragilité se cachait une solidité sans faille héritée de plusieurs générations d'hommes et de femmes cultivés et doués en affaires.

Quand les deux hommes arrivèrent et se présentèrent : « Monsieur Philippe Rougon et Monsieur Jacques Lepic, représentant la Société Deviva, » une immense interrogation se lut dans leur regard lorsqu'ils serrèrent la main des jumelles : « - Que font-elles là ces deux vieilles folles qui ne savaient même pas à qui appartenait le champ près de chez elles ? »

- Je vous présente Alice et Adèle de la Roche Congeard, il fit une pause, le temps de se régaler du regard ahuri des deux hommes ; la moitié des terres du village leur appartient, ainsi que le superbe château que vous avez certainement aperçu à quelques kilomètres d'ici.
- Enchantés....
- Quelque soient vos projets, il y a de fortes chances que c'est avec elles que vous devrez en discuter, et avec moi, bien sûr, mais d'abord avec elles.

Avec un sourire retenu, une lueur d'amusement dans l'œil, les jumelles inclinèrent poliment la tête vers les deux hommes, un instant déstabilisés. Monsieur le Maire semblait lui aussi s'amuser un peu, mais il reprit rapidement son sérieux.

- Alors, allons-y, dit-il sur le ton de quelqu'un qui n'a pas de temps à perdre.

***Marie-France J.***